

« LES ORPHELINS DU RWANDA »

**REPORTAGE DIFFUSE SUR CANAL + LE 16 AVRIL 1994
DANS L'EMISSION 24 HEURES**

**Retranscription des deux scènes de retrouvailles entre un ressortissant
français et sa famille**

NB. – Les principaux bégaiements ont été supprimés.

PREMIERE SCENE

[Début de la scène à 37'15'']

Voix off : Hélène Boeix [?] attend son mari. En mission pour la Banque mondiale, il était au Rwanda depuis dix-huit mois. Hélène était rentrée en France il y a deux semaines. Depuis, elle n'a reçu qu'un seul coup de téléphone.

[...]

[On assiste aux retrouvailles entre Gilbert, le mari, et sa femme ; il y a aussi une autre Dame. Gilbert est en pleurs]

[...]

Gilbert [en pleurs] : Les... [il cite le nom d'une famille : Malthus ?], ils n'ont pas voulu aller... [incompréhensible]. Je n'ai pas réussi à les convaincre.

[...]

La femme de Gilbert : Eux sont peut-être êtes allés au Mille Collines, non ?

Gilbert [en pleurs] : Non, non ! On ne pouvait pas circuler ! Y'avait des cadavres partout ! [...] Je roulais sur les cadavres pour aller jusque [incompréhensible car Gilbert est en sanglots].

La femme de Gilbert : Oui, c'est ce qu'on m'a dit...

Gilbert [en pleurs] : C'est affolant. Une horreur.

La femme de Gilbert : Le tout, c'est que tu sois là et...

[...]

[Fin de la scène à 39'04'']

SECONDE SCENE

[Début de la scène à 44'40'']

Voix off : Gilbert Boeix [?] et sa femme vont passer la nuit à Roissy, avant de regagner Angoulême. Les deux frères et la mère de Gilbert les ont rejoints à l'hôtel.

[Scène de retrouvailles]

Un des frères de Gilbert : Tu vas bien ?

[...]

Gilbert : Si on peut dire que ça va...

[...]

[Scène de retrouvailles]

[...]

Gilbert : Pffou... Crevé, mais ça va...

[...]

Un des frères de Gilbert : Un mirage, quoi ?

Gilbert : L'inimaginable...

Un des frères de Gilbert : La dernière fois que je t'ai eu au téléphone, tu n'étais pas dans les mêmes conditions.

Gilbert : Ben, non et puis ça c'est aggravé après. On a ramassé deux obus sur la maison. Pffou... Affolant, affolant. Une horreur.

La mère de Gilbert : On ne peut pas se l'imaginer, je pense. Il faut le vivre.

Gilbert : Une horreur. Un carnage, un génocide.

Un des frères de Gilbert : Génocide ?

Gilbert : La folie. Des deux côtés.

La mère de Gilbert : Les gens disent que le mot, le terme « horreur » n'est pas encore assez grand.

Gilbert : Oh, je ne sais pas s'il y a du vocabulaire pour tout ça, malheureusement.

La mère de Gilbert : Y'a pas de mots pour qualifier ça.

Gilbert : Pffou... Fou. La folie, la folie à l'état le plus évident qui soit.

Un des frères de Gilbert : Et tu y es resté combien de temps, en fait ?

Gilbert : Moi, je suis resté chez moi du mercredi soir... jusqu'au dimanche en fin de matinée, où heureusement un de mes collègues qui travaillait à la Banque mondiale avec moi a pu rejoindre par ses propres moyens, pendant une accalmie, l'hôtel Méridien avec une voiture dont les pneus étaient crevés. En roulant sur les gentes, il a fait huit kilomètres. Il est arrivé au Méridien, il a demandé si on m'avait vu. Et j'étais à 500 mètres du Méridien. On voyait ma maison depuis les fenêtres du Méridien. Et il a rouspété pendant une heure auprès des forces de l'ONU pour qu'on vienne me chercher. Et donc, la force de l'ONU a hésité à venir, au cas où il y aurait eu un affrontement parce qu'ils n'avaient pas le droit de tirer. Puis finalement, il y a eu un lieutenant belge qui a eu le courage de prendre cinq gars, une jeep et un camion. Ils sont venus. Ils ont parlementé demi-heure avec le FPR. Ils ont dit : « *Vous avez cinq minutes pour le faire sortir* ». Et les types, ils ont tapé au portail. Ils m'ont dit : « *Vous avez cinq minutes pour le faire sortir, si vous voulez partir* ». Alors moi, la seule crainte que j'avais, c'était d'être atteint de façon inopinée par un éclat ou par des balles, et blessé, de ne pas pouvoir être secouru. Ça c'était ma plus grosse crainte. De ne pas pouvoir me tirer, pas pouvoir m'échapper, rien pouvoir faire. Mais à ma connaissance, il n'y a pas eu d'attaque directe sur aucun occidental des deux camps. Mais il y a eu des intimidations, il y a eu du racket.

Un des frères de Gilbert : On a dit beaucoup que certains étaient ivres, à certains moments...

Gilbert : Bien, moi c'est ce que j'ai dit, la première chose que j'ai dit. Parce ce que quand j'ai vu arriver le petit groupe d'une vingtaine de militaires au béret noir avec une cocarde bleue – alors je ne sais pas si c'est la garde présidentielle ou si ça en est une autre – mais ça, je les ai bien vus qui sont venus au ras de mon mur où il y avait six maisons d'habitation. Ils étaient tous titubants. Alors je ne sais pas s'ils étaient drogués où s'ils avaient bu toute la nuit, mais ils étaient titubants. C'était le matin, à huit heures du matin. Ils sont venus, ils ont enfoncé les portes à coup de..., de pieds. Et puis, ils ont rafalé jusqu'à qu'il n'y ait plus personne de vivant dedans. Et moi, malheureusement, j'étais sur ma terrasse. Moi je les voyais arriver, je croyais qu'ils venaient assurer la sécurité dans la rue, donc je ne me suis pas méfié. Et puis, quand j'ai vu qu'ils ont commencé à rafaler, ils ont levé la tête et ils m'ont aperçu. Et moi, j'ai eu une trouille épouvantable parce que j'ai dit : pour éliminer un témoin, ils vont venir sur la baraque et ils vont tirer dedans. Et donc avec les gardiens on s'est planqué dans les couloirs, on s'est caché. Puis au bout d'une demi-heure, quand on a entendu des bruits de voix, de femmes entre autres, – donc ça ne pouvait pas être des militaires – on a dit, bon, la population est ressortie dans la rue et on est allé voir quand même. Et là, on a vu les voisins qui sortaient une trentaine de corps, quoi. Ils avaient éliminé jusqu'au dernier. [...] J'ai dormi 12 heures en cinq jours, putain, on prend l'habitude. [...] Ça tirait, ça rafalait 22 heures sur 24, alors on ne pouvait pas dormir. Y'a pas de trêve. [...] La nuit, c'est que ça ne tirait pas que sur des militaires, entre militaires ? Ça tirait n'importe où, pour pouvoir utiliser des munitions et ça tombait n'importe où. Et que, moi, de notre maison, on voyait le terrain de golf un peu plus bas, à un kilomètre. Puis y'avait tout autour du terrain de golf plein de petits villages agglutinés. Même pas de cases, des maisons en terre sèche, avec un toit de tôle. Et toute la nuit, on voyait pulvériser les maisons qui étaient là-dedans, avec les gens qui étaient peut-être dedans, peut-être qui avaient fui dans les collines, je ne sais pas. Mais c'est la population civile qui trinquait. Ce n'est pas les camps militaires qui ont reçu les obus.

[Fin de la scène à 48'57'']